

INTER
ART ACTUEL 139

Morosoli :
le silence assourdissant de la sculpture
Serge Fissette

Joëlle et Rolf Morosoli, *Fragments rétrospectifs*

Maison de la culture Claude-Léveillée

12 juin – 29 août 2021

Une rétrospective constitue un événement déterminant dans la carrière d'un artiste. Grâce à quelques *morceaux choisis* avec soin, elle permet de dresser une forme de bilan, de retracer un parcours étalé sur plusieurs décennies, notamment en ciblant au sein du corpus des œuvres-phares ayant initié des virages qui se sont avérés déterminants dans la poursuite de... l'aventure créatrice.

C'est cette expérience enrichissante et unique qu'ont vécue les Morosoli à la Maison de la culture Claude-Léveillée, l'été dernier, en regroupant une vingtaine d'œuvres réalisées entre 1977 et 2019 — les Morosoli, soit Joëlle et Rolf qui, à l'instar des Cozic par exemple, travaillent en tandem, l'une se concentrant sur la conception et la création, l'autre sur la dimension technique des installations, dont le dénominateur commun est de bouger, d'être en perpétuel mouvement.

Ce qui est frappant, d'ailleurs, lorsqu'on pénètre dans l'aire d'exposition, transformée pour l'heure en ce qu'on pourrait appeler une gigantesque et formidable « salle des machines », c'est le silence assourdissant de toute cette quincaillerie sophistiquée. Pourtant, avec la multitude de

moteurs, rouages, minuteriers, engrenages, courroies de transmission, écrous et boulons, fils et câbles en tension, on s'attendrait à ce qu'il y ait du bruit, du vacarme. Rien de cela. En plus d'être souvent encastrés et donc invisibles aux yeux des visiteurs, les mécanismes sont pratiquement muets.

Il y a là un stratagème, assurément. Un... stratagème de dissimulation, pourrait-on dire, de camouflage, lequel est omniprésent dans la production morosolienne. Camoufler c'est créer un leurre ; c'est vouloir dire ou agir sans qu'il n'y paraisse au premier abord, à l'insu de l'autre — le destinataire —, en douce, en catimini, presque en secret.

Ce même procédé, il se manifeste encore de deux autres manières. D'une part, dans le choix et l'utilisation des couleurs recouvrant les surfaces peintes. Des tons pastels la plupart du temps, des roses, des mauves, du jaune canari, du bleu poudre et du vert tendre qui se veulent séduisants, agréables à l'œil et rassurants, induisant spontanément une notion de légèreté, de sécurité. D'autre part, dans l'extrême lenteur du mouvement animant les éléments fragmentés des œuvres. Un frémissement quasi imperceptible, si subtil qu'il passerait inaperçu chez un observateur trop pressé, l'obligeant à ralentir le pas s'il veut en détecter l'existence et la minutieuse progression.

Triple subterfuge donc, à la fois technique, pictural et cinétique, dont le but est d'abord d'éveiller l'intérêt du regardant, de l'envoûter, dira-t-on, afin de mieux le déstabiliser par la suite en le faisant basculer dans un univers inattendu et trouble. Car ce qui se terre derrière le murmure lénifiant des moteurs, la délicatesse des coloris et la subtilité des mouvements, c'est un au-delà terrible, terrifiant, où règnent l'angoisse et une violence inouïe. Ici, dans *L'écheveau du temps*, un personnage est coincé dans une structure métallique se refermant sur lui inexorablement ; là, dans *Pièces/pièges*, le participant est emprisonné dans une cage, tandis qu'à quelques mètres, des pans de murs entiers s'effritent et se désagrègent (*Lézardes, Débâcle*).

Les titres des installations sont révélateurs à cet égard : *Chaos pénétrable – Trame funeste, Traquenard, Le sablier de l'angoisse, L'étau de la peur* ou *Déchirures*. Programmée tel un robot, chacune répète à l'infini son scénario, s'ouvre et se referme, se déploie et se contracte, s'élève et s'effondre inlassablement. Une trajectoire assignée tel un châtiment inéluctable, tel ce pauvre Sisyphe condamné à hisser une pierre sur un rocher. Des œuvres qui font penser aux *vanités* d'autrefois montrant l'absurdité et la fugacité de l'entreprise humaine, oscillant sans cesse entre *la détresse et l'enchantement* pour reprendre les mots de Gabrielle Roy.

Sublimation

Il convient de souligner la remarquable contribution de la conservatrice de la maison de la culture. Elle a su maximiser judicieusement la mise en espace de l'exposition, entre autres en proposant aux visiteurs une trajectoire efficace, et en faisant ressortir toute la dynamique des ombres portées mouvantes si chères à Morosoli. Autre élément capital : la présence d'une vidéo montrant les œuvres publiques conçues lors de symposiums et dans le cadre d'intégrations à l'architecture. Une trentaine de réalisations que l'artiste a su « adapter » à cette clientèle particulière qu'est le *grand public*. En effet, si les constructions s'articulent toujours selon les trois paramètres cités plus haut (technique, pictural, cinétique), elles ont été délestées de leur aspect inquiétant et ténébreux.

Une fois encore, c'est le titre d'une installation, *Menace sublimée*, qui nous donne la clé, indiquant la démarche d'élagage et d'épuration effectuée par l'artiste, de sublimation des *forces obscures*. Il en résulte une série d'installations hautement poétiques, souvent proches de la nature. Tantôt, précise-t-elle, « une plume glisse dans l'espace comme le vol d'un oiseau » (*Envolée poétique*) ; tantôt « des arches de bois simulent les ogives d'une cathédrale abritant une dentelle végétale qu'un souffle de vie anime » (*Cathédrale de verdure*) ; tantôt encore « des anémones de mer ondulent au gré des courants marins » (*Anémones de mer*).

Et partout, toujours, ce silence immense, colossal...



Joëlle Morosoli, *Fragments rétrospectifs*, 2021. Vue partielle de l'exposition. Photo : Frank Desgagnés.